

[1] INTELLECTUALISME

Le savoir-faire se réduit à, ou n'est qu'une espèce de connaissance propositionnelle. Dans tous les cas, le savoir-faire requiert au préalable une part importante de connaissance propositionnelle.

[2] PRACTICALISME

Savoir que quelque chose est le cas requiert au préalable une part importante de savoir-faire. Il y a une priorité logique du savoir-faire sur la connaissance propositionnelle.

[3] « Certes on oppose souvent savoir et croire quand on dit : « Je ne le sais pas, mais je le crois », mais ce que cette formule indique n'est pas que la croyance est une attitude différente du savoir, mais qu'elle est l'attitude que nous adoptons *par défaut*, quand nous ne pouvons affirmer que nous savons. La croyance est l'état dans lequel nous nous trouvons quand le savoir nous fait défaut ou nous manque. (...) on ne peut se tenir comme croyant que si l'on se considère *en position* de savoir. Croire, c'est avoir un savoir potentiel, mais qu'on n'a pas en fait. Si l'on a déjà le savoir, pourquoi se soucierait-on de croire et viserait-on la croyance ? La relation va en sens inverse : la croyance vise le savoir, et si l'on a celui-ci, il n'est plus nécessaire de chercher à croire, puisque le but est atteint. (...) Le savoir est, si l'on peut dire, l'idéal de la croyance, et croire est l'attitude dans laquelle on se trouve quand on estime être au plus proche du savoir. (...) c'est la connaissance qui fixe le standard de la croyance, qu'on croie ou non l'atteindre. La croyance vise le savoir et est, selon l'expression de Williamson<sup>1</sup>, de la connaissance « ratée ». » (Pascal Engel, *Les vices du savoir*, 2019, p. 124-127)

[4] « Si je pouvais acquérir une croyance à volonté, je pourrais l'acquérir qu'elle soit vraie ou non. Si je pouvais acquérir une croyance à volonté, je pourrais l'acquérir sans tenir compte du fait qu'elle soit vraie ou non, qui plus est je saurais que j'aie pu l'acquérir sans tenir compte de sa vérité ou de sa fausseté. Si en pleine conscience je pouvais acquérir « une croyance » sans tenir compte de cela, il n'est pas clair qu'avant l'acquisition effective de cette croyance je pourrais sérieusement la considérer comme une croyance. C'est-à-dire comme quelque chose qui vise à représenter la réalité. A tout le moins, il doit y avoir une restriction quant à ce qui a lieu une fois cette croyance acquise ; car je ne pourrais pas alors, en pleine conscience, la considérer comme une de mes propres croyances, c'est-à-dire quelque chose que je tiens pour vrai, et en même temps savoir que je l'ai acquise volontairement. Mais si je peux acquérir des croyances à volonté, je dois savoir que je suis capable de le faire ; et pourrais-je savoir que je suis capable de cet exploit, si pour tout exploit de ce genre que j'aurais accompli il me fallait nécessairement croire qu'il n'a pas eu lieu ? » (Bernard Williams, « Deciding to Believe », in *Problems of the Self*, Cambridge UP, 1970, p. 149, tr. fr. P. Engel 2019, p. 86-87)

[5] « Commençons par rappeler la définition de la connaissance proposée par Platon dans le *Théétète* : le savoir est la croyance (opinion) vraie justifiée (pourvue de raison) » (Claudine Tiercelin, *Le doute en question*, 2005, p. 38)

---

1 Timothy Williamson, *Knowledge and its Limits*, OUP, 2000.

[6] « L'enquête du *Théétète* conduisait à la célèbre définition tripartite de la connaissance comme opinion (ou croyance) vraie pourvue de raison, ou justifiée, que l'analyse contemporaine transcrit sous la forme des conditions suivantes : S sait que  $p$  si et seulement si : i) S croit que  $p$  ; ii)  $p$  est vrai ; iii)  $p$  est justifié » (Pascal Engel, *Va savoir !*, 2007, p. 22)

[7] « Ces dernières années, plusieurs auteurs ont tenté d'énoncer des conditions nécessaires et suffisantes pour que quelqu'un connaisse une proposition donnée. Pour la plupart, ces tentatives peuvent être reformulées de la façon suivante : S sait que  $p$  si et seulement si i)  $p$  est vrai, ii) S croit que  $p$ , iii) S est justifié à croire que  $p$ . » (Edmund Gettier, « Is Justified True belief Knowledge ? », 1963, tr. fr. dans Dutant & Engel, 2005, p. 43)

[8] « Conclusion, Théétète : ce ne sont ni la sensation, ni l'opinion vraie, ni la définition ajoutée à une opinion vraie, qui seraient la science. » (Platon, *Théétète*, 210 b)

[9] « les opinions vraies (...) ne valent donc pas grand chose, tant qu'on ne les a pas reliées par un raisonnement qui en donne l'explication (...) Mais dès que les opinions ont été ainsi reliées, (...) elles deviennent connaissances (...) la science diffère de l'opinion vraie en ce que la connaissance est lien » (Platon, *Ménon*, 98a)

[10] « SOCRATE : Si quelqu'un, connaissant la route qui conduit à Larissa, ou à tout autre lieu que tu veux, s'y rendait et y conduisait d'autres personnes, ne le ferait-il d'une façon qui soit juste et bonne ?

MÉNON : Oui, absolument.

SOCRATE : Mais qu'en serait-il de l'homme qui aurait une opinion correcte sur la route à prendre, sans pourtant être allé à Larissa ni connaître la route pour s'y rendre, cet homme-là, ne pourrait-il pas lui aussi être un bon guide ?

MÉNON : Oui, parfaitement.

SOCRATE : En tout cas, aussi longtemps, disons, qu'il a une opinion correcte sur la même chose dont l'autre a une connaissance, il ne sera pas un moins bon guide, lui qui a une opinion vraie, même si cette opinion est dépourvue de raison, que l'autre qui connaît par raison.

MÉNON : Non, en effet.

SOCRATE : Donc une opinion vraie n'est pas un moins bon guide, pour la rectitude de l'action, que la raison. (...) L'opinion droite n'est donc en rien moins utile que la science.

MÉNON : A ceci près, Socrate, que l'homme qui possède la connaissance réussira toujours, tandis que celui qui a une opinion correcte, tantôt réussira, tantôt non.

SOCRATE : Que veux-tu dire ? L'homme qui a une opinion correcte, ne réussira-t-il pas tout le temps, aussi longtemps qu'il conçoit des opinions correctes ?

MÉNON : Cela me paraît nécessaire. Alors je m'étonne, Socrate, s'il en est ainsi, du fait que la connaissance ait beaucoup plus de valeur que l'opinion droite, et je me demande aussi pour quelle raison on les distingue l'une de l'autre !

SOCRATE : Sais-tu donc pourquoi tu t'étonnes, ou bien dois-je te le dire ?

MÉNON : Oui, absolument, dis-le.

SOCRATE : C'est à cause des statues de Dédale, tu n'y as pas prêté attention ! Mais peut-être n'y en a-t-il pas non plus chez vous !

MÉNON : Mais pour quelle raison me parles-tu de cela ?

SOCRATE : Parce que ces statues, elles-aussi, s'échappent en secret et s'enfuient si on ne les attache pas, mais une fois attachées, elles restent à leur place.

MÉNON : Et alors ?

SOCRATE : Posséder une œuvre de ce sculpteur sans qu'elle soit attachée, cela ne vaut pas grand-

chose, c'est comme posséder un esclave enclin à s'évader : ils ne restent pas à leur place. Mais une fois la statue attachée, elle est d'une grande valeur, car ce sont là des œuvres parfaitement belles. Pourquoi je te parle de cela ? C'est au sujet des opinions vraies. Car, vois-tu, les opinions vraies, aussi longtemps qu'elles demeurent en place, sont une belle chose et tous les ouvrages qu'elles produisent sont bons. Mais ces opinions ne consentent pas à rester longtemps en place, plutôt cherchent-elles à s'enfuir de l'âme humaine ; elles ne valent donc pas grand-chose, tant qu'on ne les a pas reliées par un raisonnement qui en donne l'explication. (...) Mais dès que les opinions ont été ainsi reliées, d'abord elles deviennent connaissances, et ensuite, elles restent à leur place. Voilà précisément la raison pour laquelle la connaissance est plus précieuse que l'opinion droite, et sache que la science diffère de l'opinion vraie en ce que la connaissance est lien. (...) Et n'ai-je pas raison de dire ceci : lorsque l'opinion vraie est un guide pour produire l'ouvrage propre à chaque forme d'action, cet ouvrage n'est en rien plus mauvais que celui que la connaissance produit ?

MÉNON : Là aussi, je crois que ce que tu dis est vrai.

SOCRATE : Par rapport aux actions, l'opinion correcte ne sera en rien plus mauvaise que la connaissance ni moins utile qu'elle ; et l'homme pourvu d'une opinion correcte ne sera pas non plus inférieur à l'homme qui a une connaissance. » (Platon, *Ménon*, 97a-98c)

[11] « Si deux machines à café, dont l'une est fiable et l'autre non, font, en une occasion donnée, exactement le même café, et que ce café est bon et plein d'arôme, en quoi la provenance de ces tasses de café de l'une ou l'autre de ces machines importe-t-elle ? La valeur du café obtenue noie celle issue du niveau de fiabilité de la machine qui l'a produit. De la même manière, la valeur de la croyance vraie noie celle de la connaissance : une croyance vraie obtenue par l'intermédiaire d'un processus non fiable ou non justifié (par exemple, par un témoin de mauvaise foi) ne sera pas moins (...) valable qu'une croyance vraie obtenue par l'intermédiaire d'un processus fiable et justifié. (...) la connaissance, quel que soit son pédigrée, n'a pas plus de valeur que la simple opinion vraie. » (Engel 2019, p. 348)

[12] « si, dans une circonstance donnée, une tasse de café (une croyance vraie) produite par une machine peu fiable (un système cognitif peu fiable) peut être aussi savoureuse qu'une tasse de café produite par une machine (un système cognitif) fiable, il ne s'ensuit pas que ce soit toujours le cas *à la longue*. (...) Ce qui fait la différence entre la connaissance et la croyance vraie est la possession de l'« *aitias logismô* », « la raison de la cause », que Socrate assimile au travail de la mémoire. » (Engel 2019, p. 349)

[13] « Car, vois-tu, les opinions vraies, aussi longtemps qu'elles demeurent en place, sont une belle chose et tous les ouvrages qu'elles produisent sont bons. Mais ces opinions ne consentent pas à rester longtemps en place, plutôt cherchent-elles à s'enfuir de l'âme humaine ; elles ne valent donc pas grand-chose, tant qu'on ne les a pas reliées par un raisonnement qui en donne l'explication. Voilà ce qu'est, Ménon, mon ami, la réminiscence (*anamnesis*), comme nous l'avons convenu par nos accords précédents. Mais dès que les opinions ont été ainsi reliées, d'abord elles deviennent connaissances, et ensuite, elles restent à leur place. » (Platon, *Ménon*, 98a)

[14] « quand la persuasion fait que des juges sont justes, à propos de choses qu'on ne peut savoir que si on les a vues, et autrement non – dans ce cas là, c'est à partir de ce qu'ils ont entendu qu'ils ont jugé l'affaire : ayant saisi une opinion vraie, ils ont jugé sans science, persuadés à bon droit, si du moins ils ont bien jugé » (*Théétète*, 201c)

[15] « C'est une chose de savoir que « racine de 3 » est un nombre irrationnel, c'en est une autre de comprendre cette vérité, et tandis que, dans des circonstances opportunes, je peux en arriver à connaître cette vérité simplement parce qu'on me l'a dit, il ne suffit pas qu'on me l'explique pour produire ainsi la compréhension. J'ai besoin, comme on dit, de le voir par moi-même – non pas nécessairement sur un mode perceptuel, ou quasi perceptuel, mais de la façon, quelle qu'elle soit, qui est appropriée à la chose que j'ai à comprendre. Une bonne part de ce que dit Platon à propos de la connaissance et de sa relation à l'opinion vraie devient claire dès que nous le lisons, non pas comme décrivant de manière imparfaite le concept que les philosophes analysent maintenant en termes d'opinion vraie justifiée, mais comme élaborant un concept plus riche de la connaissance, concept presque équivalent à celui de compréhension. Si la connaissance (*episteme*) est une compréhension, on peut soutenir que, dans de nombreux domaines, cela requiert qu'on maîtrise pour soi-même une preuve ou une explication ; et ici, il est bon de noter que la principale condition que le *Ménon* mette à la connaissance, *aitias logismos*, est l'expression grecque pour dire « élaborer l'explication de quelque chose », et non « rassembler un ensemble de raisons qui justifient qu'on croie à cette chose » (...) si l'enseignement a une tâche honorable à accomplir, c'est de transmettre des savoir-faire pratiques, et non pas une connaissance théorique (...) Ce ne serait pas une mauvaise chose si de temps en temps nous prenions exemple sur Platon. C'est principalement pour des raisons historiques qu'une si grande part de l'épistémologie a été dominée par le concept de justification, et cela a commencé après Aristote avec le défi du scepticisme dans la philosophie hellénistique. Il n'y a pas de raison intrinsèque pour laquelle l'épistémologie ne devrait pas encourager une conception plus large et chercher à reconstituer une notion plus riche de la connaissance comme compréhension. »

(Myles Burnyeat, « Socrate et le jury : de quelques aspects paradoxaux de la distinction platonicienne entre connaissance et opinion vraie », publié en 1980, traduit par Monique Canto-Sperber dans *Les paradoxes de la connaissance*, éd. O. Jacob, 1991)